

Une mère de famille malagasy au travail.

Une mère malagasy a, sans doute, la même situation que tant de mères des pays en voie de développement. Chez nous, une femme est destinée au mariage, à faire la cuisine, à élever les enfants et à s'occuper du mari. Bref, la femme au foyer est idéale à l'époux. Mais, à cause du problème financier, le mari n'arrive plus à satisfaire le besoin de la famille. L'épouse est obligée de l'aider à gagner de l'argent.

Ainsi, une femme au foyer est de plus en plus rare, une paysanne a une journée bien remplie. Elle doit se lever tôt, dès 4h du matin pour le petit déjeuner de son mari qui part pour le travail au champ au lever du soleil. Puis, elle s'occupe des enfants pour leur départ à l'école. Puis, elle va chercher de l'eau. Souvent, le point d'eau est assez loin. Après, c'est la préparation du repas de midi. Des fois, son mari ne peut pas rentrer à la maison pour manger à midi. Alors, elle emporte le repas au champ. Cette fois, elle reste au champ et va à la rivière pour la lessive. Alors que le linge sèche, elle arrose, désherbe. Elle reste au champ jusqu'au coucher du soleil. Rentrée à la maison, il est temps de préparer le repas du soir.



Donc, une mère paysanne a beaucoup à faire surtout si elle a des enfants en bas âge. Elle porte au dos le plus petit tout en faisant son travail. Souvent, elle se marie très jeune et les enfants de bas âge sont comme une sorte de « dame de compagnie » pour elle. Plusieurs paysannes font « la journalière » quand c'est la période de la culture du riz pour le repiquage, le désherbage et la moisson. Avant d'aller au travail, elle s'occupe de sa maison.

Une femme malagasy de la ville a le même sort : elle a aussi tant à faire, elle aide son mari financièrement pour subvenir aux besoins de la famille. Pour cela, si elle n'a pas fait trop d'études, elle se contente d'humbles travaux : lavandière, marchande, bonne à tout faire s'occupant des enfants des autres alors qu'elle n'arrive même pas à avoir le temps de s'occuper de sa propre maison. Plusieurs citadines travaillent en zone franche industrielle. Dans ce cas, elles travaillent sans relâche jusqu'à faire des heures supplémentaires. Leurs foyers sont abandonnés, leurs enfants voués à eux-mêmes. En effet, elles travaillent même le week-end. Dans ce cas, c'est l'aînée des enfants qui jouent le rôle de mère de famille, la mère part pour le travail à 6h du matin et ne revient qu'à 19h du soir.



C'est encore pire pour une marchande de légumes. Elle quitte la maison à 4h du matin pour acheter de la marchandise et elle ne revient à la maison qu'en fin de soirée en fonction de la vente. Le bénéficiaire assure la nourriture familiale. Des fois, le mari n'a pas de travail fixe. C'est le cas d'un maçon. La femme a intérêt à trouver du travail. Sinon la famille mourra de faim. Si, par contre, la femme a fait des études plus poussées après le bac, elle trouvera un travail assez stable. Mais, elle aussi n'est à la maison qu'en week-end. Elle engage une bonne pour s'occuper de son ménage, de la cuisine et de ses enfants. Et en week-end elle se rattrape pour s'occuper un peu plus de ses enfants et de son mari. Le

fait est que la femme malagasy a tant à faire qu'elle se fatigue vite. Naturellement, elle ne mange point à sa faim, se prive pour ses enfants.

Une mère qui élève seule ses enfants est fréquente. Elle est une femme divorcée, une mère célibataire ou, tout simplement, son mari l'a quittée. A sa charge, elle a plus de deux enfants. Elle a d'autant plus d'enfants qu'elle n'a pas fait des études. Certes, la limitation de naissance existe mais elle est peu pratiquée, surtout à la campagne. La sécurité sociale n'existe pas pour les paysans et la femme paysanne n'est jamais en retraite. De toute façon, c'est aussi le même cas pour les femmes citadines travaillant en secteur informel : lavandière, marchande, bonne. L'espérance de vie pour cette catégorie de femmes est courte.

Mais il y a des femmes malagasy qui ont un niveau de vie élevé, gagne bien leur vie. Elles peuvent se permettre de faire la boutique, d'aller chez le coiffeur. Malgré tout, les femmes malagasy font de leur mieux pour égayer leur vie. C'est pour cela que les salons de coiffure sont nombreux. On fait les ongles en ruelle, même en pleine rue et la friperie n'est pas chère, si bien que la pauvreté est « cachée » par les vêtements. Hélas, la nourriture coûte chère et « manger à sa faim » n'est pas possible. Au moins, une mère malagasy n'est pas en guenille pur affronter les difficultés de la vie.



Edmine et Michel